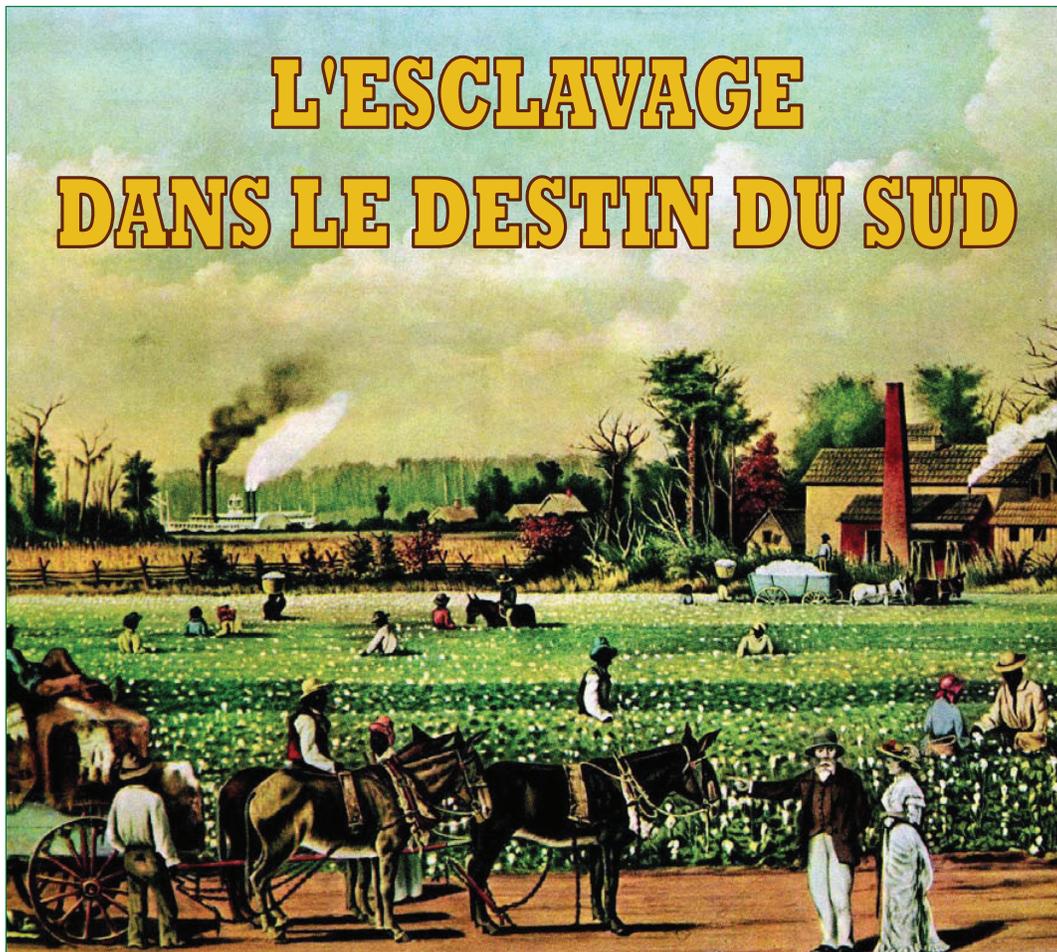


# L'ESCLAVAGE DANS LE DESTIN DU SUD



*par Jacques Rogissart*

## **Particularités de l'esclavage en Amérique anglaise**

On estime très approximativement (le chiffre est loin de faire l'unanimité des auteurs) que les Amériques importèrent 9,5 millions d'esclaves noirs arrachés à l'Afrique (avec le concours actif, il ne faut pas l'oublier, de royaumes ou d'ensembles tribaux africains que la traite des êtres humains rendit très prospères)<sup>1</sup> de 1502 à 1860. Les colonies anglaises du continent n'absorbèrent que 6 % de ce total dont la très grosse partie fut réservée aux Antilles. Les raisons en sont simples : on n'y cultivait pas la canne sucrière, très exigeante en main d'œuvre servile<sup>2</sup>, et une grande partie des possessions de la couronne se situait trop au nord pour que d'autres productions ayant partie liée avec l'esclavage y prennent leur essor.

Il en résulta des conséquences qui, nous allons le voir, se modifièrent fortement à la

<sup>1</sup> Claude Meillassoux : "*Anthropologie de l'Esclavage*" (P.U.F., 1986).

<sup>2</sup> Sur le territoire des futurs Etats-Unis, elle ne fit son apparition qu'en Louisiane, alors française, à l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais qui donnèrent les traits durables à ce que les Sudistes devaient appeler plus tard leur institution particulière.

- La population blanche des futurs Etats-Unis augmenta beaucoup plus rapidement que la noire, contrairement à ce qui se passait dans les Iles. Seule la Virginie, dont le tabac était une des grandes richesses, vit sa population de couleur croître au point de dépasser le nombre des Blancs à certaines époques.
- Les esclaves étaient astreints à un travail moins dur que dans les plantations sucrières de la Caraïbe et la crainte d’y être déportés fut une de leurs grandes terreurs, soigneusement entretenue par les maîtres, jusqu’à leur émancipation de 1863-1865. Sur le continent, par ailleurs, ils vivaient dans un climat plus clément aux travailleurs de force et connaissaient parfaitement cet avantage que leur procurait la géographie.
- Très longtemps, les plantations sudistes occupèrent beaucoup moins d’esclaves que celles des Antilles : la moyenne était de 13 contre 180, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. De ce fait, les relations entre le maître et ses auxiliaires serviles, sans avoir jamais été idylliques, accusaient certains traits de famille élargie que connurent jusqu’à la Seconde Guerre mondiale tant de grandes exploitations agricoles européennes. En tous cas, les rapports entre les races devinrent plus complexes que ne l’imaginaient la plupart des abolitionnistes du XIX<sup>e</sup> siècle.
- Les propriétaires se sentant investis de certains devoirs envers leurs esclaves, à mesure que s’affermissait la conscience humanitaire du temps des Lumières, favorisèrent leur christianisation en profondeur par les diverses églises protestantes auxquelles eux-mêmes ressortissaient. Sans doute veillèrent-ils soigneusement à ce que le message évangélique favorisât, non point la pensée de liberté au nom de la dignité du chrétien que devaient y puiser les quakers et les presbytériens du Nord, mais plutôt la résignation douce des Noirs à leur condition. Il n’en demeure pas moins que ce façonnement religieux créa entre Blancs et gens de couleur une communauté de valeurs spirituelles et morales qui fut à la fois un facteur de durée pour le système et un frein moral à ses abus. Les cultes de possession, tel le Vaudou pour ne citer que le plus connu chez nous, ne prirent pas racines dans les colonies anglaises du continent et n’y développèrent donc pas l’esprit de résistance qui fut à l’origine des violents soubresauts de l’histoire antillaise jusque tard dans le XIX<sup>e</sup> siècle. On les trouva pourtant en Louisiane, devenue américaine en 1801 : les esclaves amenés de Saint-Domingue par leurs maîtres français les y avaient implantés.
- Toutes ces causes réunies firent que les révoltes noires restèrent exceptionnelles dans les possessions continentales de la Couronne britannique. L’importance du peuplement blanc les vouait d’ailleurs à un échec rapide, suivi d’une répression féroce. Il empêchait aussi que les vaincus ou les fuyards puissent créer des collectivités dissidentes du type de celles engendrées par le “marronnage” dans les Iles ou en Amérique hispano-portugaise. Aux frontières, il y avait la possibilité pour les irréductibles de se réfugier chez les Indiens, mais, outre qu’elles étaient aléatoires et, dans la meilleure hypothèse, peu attrayantes, les tribus dites civilisées avaient elles aussi des esclaves qu’elles entendaient généralement préserver de la fréquentation de sujets rétifs.

Dans les décennies qui précédèrent l'indépendance des Treize Colonies, l'esclavage accusa une certaine tendance au déclin. Les besoins auxquels il répondait augmentaient très lentement. Ils étaient quasiment nuls dans le Nord et le Vermont donna en 1770 un exemple qui s'avéra contagieux en supprimant l'institution particulière sur son territoire. D'Europe arrivaient, d'autre part, des idées qui, pour la première fois dans l'histoire, condamnaient l'asservissement de l'homme par son semblable. Les Américains anglo-saxons s'imprégnaient moins facilement que leurs voisins latins des doctrines politico-humanitaires que dispensaient les philosophes français (à noter cependant que Voltaire, dont le sucre antillais alimentait la fortune, se montra peu gardant sur la manière dont il était produit), mais ceux du Nord se montrèrent réceptifs à deux pulsions abolitionnistes :

- celle de théoriciens pragmatiques, comme Condorcet et Adam Smith qui soutenaient la thèse de l'improductivité des esclaves en comparaison du travail libre, plus motivé et plus créatif ;
- celle de courants religieux radicaux comme les quakers et les méthodistes (le chef de file de ces derniers, John Wesley, parlait de l'esclavage comme d'une "source exécration de l'abjection humaine").

Enfin, la population noire augmentait faiblement. En tous lieux et de tout temps, la fécondité des femmes esclaves est sensiblement moindre que celle des femmes libres. La traite, on l'a vu, était peu importante au regard de celle qui approvisionnait les Iles. Beaucoup de conditions étaient donc réunies pour une régression en douceur de l'institution servile. La guerre d'Indépendance vit les deux camps enrôler des esclaves en leur promettant la liberté, les Britanniques ayant plus de succès dans cette opération que les "Insurgents". Mais déjà une mutation économique était en train de changer complètement les données du problème et de nouer les fils de la tragédie finale.

### ***La montée en puissance du Roi Coton***

Dix ans après la guerre d'Indépendance (1775-1783), la culture du coton prend dans le Sud un essor foudroyant et relègue loin derrière elle celles du tabac et de l'indigo. On y produit 3.000 "balles" en 1790, 178.000 en 1810, plus de 2 millions vers 1850 et 4,5 millions en 1860. Vers 1850, date à laquelle le sénateur sud-carolinien James H. Hammond parle à bon droit du Roi Coton, "l'or blanc" représente en valeur la moitié des exportations américaines. Il procure aux sudistes un revenu moyen par titre de 103 dollars par an qui est le quatrième du monde ou, plus sérieusement le troisième, si l'on fait abstraction du cas très particulier de l'Australie (144 dollars), après celui du Nord de l'Union (141 dollars) et de la Grande-Bretagne (126), puissances industrielles et commerciales en pleine ascension. Il faut interpréter ces chiffres avec beaucoup de nuances, car ils résultent de conventions comptables parfois différentes et ils masquent de profondes inégalités sociales (les planteurs esclavagistes sont environ quatorze fois plus riches, toujours en moyenne, que les autres fermiers et, même dans leur groupe, la fortune est très inégalement répartie). Mais il y a là un secteur qu'une demande mondiale en pleine expansion place parmi les plus dynamiques et les plus rentables des économies développées des dix premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle (cela continuera d'ailleurs jusqu'aux années 1920). Se greffe sur lui une classe d'entrepreneurs qui ne le cède en rien, par le dynamisme, à celle des barons de l'industrie et de la finance. Ils ont

eu un moment de pessimisme quand le marché international est passé par une courte phase de fléchissement vers 1840, mais, à la veille de la guerre de Sécession, leurs affaires jubilent et leur confiance est au zénith.

Or la montée en puissance du coton est inséparable de l'esclavage et il donne à celui-ci une redoutable importance. En 1793, Elie Whitney a réalisé la première machine à égrener qui augmente considérablement la productivité d'un travail qui jusqu'alors se faisait manuellement, fastidieusement et à petite échelle. Contrairement à bien d'autres phénomènes de la mécanisation, celui-ci ne supprime pas, dans une première phase, des besoins de main d'œuvre ; il les multiplie exponentiellement parce que la demande du produit croît à toute allure, et rapporte des bénéfices fabuleux. La tendance à la baisse du prix des textiles en Europe et en Amérique n'est même pas un frein ; elle élargit les débouchés dans des proportions telles que le revenu des producteurs s'en trouve vigoureusement augmenté.

La rentabilité des esclaves s'accroît elle aussi au point de détourner les planteurs du recours au travail libre. Vers 1850, un mâle adulte coûtait environ 800 dollars à l'achat et une jeune femme 600 ; le premier rapportait jusqu'à 100 dollars par an à son maître et la seconde 80, outre les enfants qu'elle donnait à la plantation. Revers de la médaille : il n'y en a pas assez et ils deviennent plus chers. En préparant la Constitution de 1787, les Pères fondateurs de la nouvelle nation, qui ne pouvaient prévoir la future puissance du Roi Coton, ont décidé que l'importation d'esclaves serait interdite à partir de 1808 ; la Grande-Bretagne a d'ailleurs pris les devants en 1807 et la Marine royale fait aux négriers une chasse qui s'intensifie après les guerres napoléoniennes, avec le concours d'autres escadres européennes. D'autre part, comme on l'a mentionné ci-avant, la fécondité est relativement basse dans la servitude et le croît naturel de la population asservie est insuffisant au regard des virtualités de gain que procure sont labeur. Les propriétaires perdent l'habitude de louer leurs serviteurs, préférant tant naturellement les faire œuvrer sur leurs propres terres. Les affranchissements se font plus rares : alors qu'en 1810, 75% des Noirs du Nord sont libres, cette proportion n'est que de 2,5% dans le Sud en 1840. C'est dire aussi la haine qu'inspirent les abolitionnistes aux opérateurs économiques des états cotonniers. Ceux-ci en viennent à ne plus distinguer les adhérents de cette doctrine abhorrée qui restent dans la légalité et ceux qui favorisent, contre la loi, les évasions par le "chemin de fer souterrain" et l'accueil des fugitifs, interdit par la Constitution, dans les territoires où "l'institution particulière" a disparu. Le temps viendra vite où la différence des structures économiques des deux "sections" du pays ayant engendré des sociétés très distinctes, les Sudistes soupçonneront le Nord tout entier de méditer leur ruine et prendront les protestations du contraire comme des marques de duplicité.

La plus value énorme du travail servile apporte souvent certains avantages aux Noirs qui y sont rivés. Devenus plus précieux, ils font l'objet de stimulants psychologiques et matériels pour encourager leur zèle. Ils sont généralement mieux nourris et mieux soignés que l'ouvrier des manufactures nordistes, nous allons y revenir. Mais leur nombre est passé d'un million en 1810 à 4 en 1860, à côté de 6 millions de Blancs. La peur diffuse, qui se love au cœur de toute société esclavagiste, étreint ces derniers. Ils gardent le souvenir épouvanté des grandes révoltes serviles d'Haïti, où les propriétaires français ont été sauvagement massacrés au lendemain de l'indépendance (1804) ... et où la misère a succédé ensuite à la richesse énorme des Iles. Ils ont observé de même l'effondrement économique qui a suivi l'abolition de l'esclavage dans les petites Antilles britanniques (1837) et françaises (1848.) Aussi, malgré l'anglophilie sentimentale et culturelle de leurs élites, repassent-ils comme un cauchemar l'exemple

que leur a donné l'ancienne métropole. Leurs propriétaires d'esclaves ne sont que 385.000, mais ils ont communiqué leurs valeurs idéologiques et leur rationalité matérielle à l'ensemble de leurs compatriotes des états méridionaux. La société rurale du Sud fait largement bloc contre le Nord que la logique industrielle et financière entraîne vers d'autres destins.

Nous l'avons vu, le capitalisme servile n'est pas moins moderne que l'autre. Mais il coiffe des structures beaucoup moins développées. On peut même soutenir, avec de bons arguments, qu'il est cause de sous-développement dans son voisinage territorial.

D'abord, il détourne le Sud de l'industrialisation dont on pouvait augurer, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'elle serait la clé de l'avenir économique. Il asphyxie même l'artisanat, qui pourrait engendrer l'industrie, car on peut faire exercer par des esclaves un certain nombre de métiers utiles à la vie courante des plantations. D'autre part, le Roi Coton requiert un mode de vie rural qui retarde l'urbanisation, matrice du progrès culturel et social, pour ne pas parler de la simple alphabétisation, laquelle creuse un retard préoccupant par rapport à la société nordiste. En 1861, les états serviles ne comptent que cinq villes de plus de 50.000 habitants, dont une seule, La Nouvelle-Orléans, fait très relativement figure de métropole avec ses 168.000 âmes. Le coton exporte vers l'Europe et rapporte gros, mais le Sud n'a pas de flotte marchande ni d'appareil bancaire à la mesure de ses nécessités. La ruralité encore est cause de la piètre qualité des infrastructures routières ou ferroviaires et des équipements publics ; cela frappe tous les observateurs venus de l'extérieur.

Les très graves déficiences structurelles du Sud, le publiciste de la Caroline du Nord (qui dut fuir cet état sous les menaces et les huées) Hinton Rowan Helper les imputa à l'esclavage dans un livre célèbre, *The Impending Crisis of the South*, publié en 1857. Le diagnostic était fondamentalement juste, mais les calculs de l'auteur étaient faux et ses détracteurs purent démontrer qu'il se trompait grossièrement dans l'évaluation des profits et des revenus. Faux aussi étaient ceux qu'avait fait quelques années plus tôt l'économiste Frédéric Law Olmsted, abolitionniste de raison, qui avait cru démontrer que l'économie sudiste gagnerait beaucoup à substituer aux esclaves une main d'oeuvre libre, plus productive parce que plus motivée (souvenons-nous des thèses de Condorcet et de Smith.) En fait, on estime que l'agriculture sudiste avait, à production identique, une productivité par travailleur supérieure de 15 à 35 % à celle du Nord. Décidément, d'écrasantes réalités enracinaient profondément l'institution particulière là où elle florissait.

L'élite esclavagiste n'était pourtant ni sourde, ni aveugle aux évolutions du siècle. Elle ne méconnaissait pas qu'il y aurait un jour avantage, sur le plan financier, à remplacer l'esclave par la machine. Mais ce moment n'était pas venu. Le système productif du Sud, loin d'être en déclin, était toujours plus rentable. Pourquoi aurait-il fallu affecter des capitaux à des investissements moins prometteurs de profits élevés pendant une durée indéfinie ? Et puis les abolitionnistes ne donnaient pas de réponse satisfaisante à cette question qui angoissait les Blancs : que ferait-on des esclaves libérés ? Les envoyer dans l'Afrique de leurs ancêtres ? Cette spéculation eut jusqu'à la fin des défenseurs éloquents<sup>3</sup>, mais elle se heurta, dans les années 1830-1840, à des échecs cinglants en Sierra Leone et à des débuts très décevants au Libéria. Au reste, on commençait à se rendre compte plus ou moins clairement que le Noir américain n'était

<sup>3</sup> En pleine guerre de Sécession, les députés du Missouri au Congrès de Etats-Unis John W. Noell et Frank P. Blair soutinrent encore l'idée devant leurs collègues en 1862. Le second observait, non sans perspicacité, que "la question noire, et non (celle) de l'esclavage a suscité la rébellion" et prédisait que l'émancipation susciterait de graves difficultés sans la colonisation de portions d'Afrique par les Noirs libérés.

pas un Africain, mais ... un Américain, de condition inférieure certes, mais de conscience américaine. Une fois éliminée l'hypothèse qu'il resterait indéfiniment dépourvu de droits civiques, comme les hilotes de l'Athènes antique, il ne resterait plus à envisager que celle, horrifiante pour les Blancs, où il deviendrait un citoyen à part entière, menaçant de subvertir les états comme le Caroline du Sud, la Virginie et le Mississippi où leur nombre leur donnait des majorités potentielles. Le Sud "ante bellum" refoula toujours cette image de l'avenir dans ses profondeurs mentales. Il s'abusa gravement sur l'intérêt que l'opinion majoritaire du Nord portait aux Noirs et finit par faire la guerre pour conserver un statu quo dont sa classe dirigeante tirait tant d'avantages.

Il y avait d'autre part dans l'économie méridionale un facteur peut-être plus directement belligère que la compassion des antiesclavagistes pour leur sort. La culture du coton épuisait les sols et les exploitants lorgnaient insatiablement vers de nouvelles terres, ce qui amenait des abolitionnistes modérés, comme Lincoln, à penser que si l'on pouvait mettre des bornes à l'extension du territoire servile, l'institution particulière s'étiolerait par la force des choses. Le Mexique et les Antilles espagnoles (Cuba et Porto-Rico) excitaient naturellement les convoitises des esclavagistes : le premier en fit copieusement les frais avec la sécession du Texas (où les colons d'origines sudistes s'étaient révoltés pour restaurer l'esclavage qu'interdisait la Constitution mexicaine de 1829) et la guerre désastreuse de 1846-1848 ; les secondes durent se défendre contre les raids annexionnistes de l'aventurier Narciso Lopez en 1850 et en 1851. Ce dernier finit devant un peloton d'exécution, tout comme un autre paladin de la même cause William Walker qui essaya d'annexer la Basse-Californie mexicaine en 1853, s'empara brièvement du Nicaragua en 1856-57 et fut enfin passé par les armes au Honduras en 1860. Tous deux, il faut le noter, avaient reçu des encouragements officieux du gouvernement des Etats-Unis.

Brochant sur tout cela, une âpre controverse douanière se développa entre le Sud et le Nord à partir des années 1830. Le Roi Coton était libre-échangiste ; ses débouchés étaient en Europe et il ne tenait pas à les perdre en se fermant aux exportations du Vieux monde. Chez les Yankees, en revanche, l'industrie et la marine marchande éprouvaient le besoin de protéger leur essor contre la concurrence britannique jusqu'au moment où elles pourraient s'y affronter victorieusement. Une polémique acrimonieuse entre les deux "sections" ne tarda pas à rejoindre toutes celles dont l'esclavage était l'objet.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les causes profondes de la guerre de Sécession sont économiques et sa genèse est un des rares grands exemples de l'application rigoureuse de l'explication marxiste du devenir des sociétés<sup>4</sup>. Mais pour rester dans le même schéma, il y avait des superstructures idéologiques qui se superposaient aux réalités de l'économie. L'aristocratie sudiste se voyait volontiers comme une chevalerie au service de la civilisation. Elle méprisait le matérialisme et les manières frustes du Nord. Elle se vantait de protéger ses Noirs de la dépravation qu'elle observait dans les grandes villes yankees. Elle plaçait haut le respect des femmes, exaltait les valeurs du courage viril, de l'hospitalité, de l'aide aux victimes d'injustes malheur. Ce n'était pas pure fiction, elle sut le montrer à l'heure du péril suprême. Mais elle n'était pas plus exempte que les armateurs, les banquiers et les industriels nordistes d'une soif inextinguible de profits et elle se procurait ceux-ci d'une façon qu'en dehors d'elle le monde civilisé n'admettait plus.

<sup>4</sup> Il convient d'ailleurs de rappeler que Marx et Engels la suivirent avec un intérêt passionné et échangèrent à son sujet une correspondance du plus haut intérêt, y compris sur les techniques militaires.

Il faut enfin rappeler le fait fondamental que le Sud voyait grandir le spectre de la minorisation apolitique, à mesure qu'augmentait le nombre des états libres et que les flux d'immigration (dont il bénéficiait assez peu) accroissaient leur population. La longue influence qu'avait exercée sur le pouvoir fédéral sa brillante classe politique, notamment celle de la Virginie et des deux Carolines, déclinait de plus en plus vite. Sans elle et sans acquisitions territoriales, comment conserverait-il son institution particulière ? La réponse s'imposa finalement à lui : par l'indépendance.

### ***La condition de l'esclave***

Même si la logique des systèmes économiques conduisait la montée aux extrêmes, on ne saurait minimiser l'effet sur les opinions publiques dans les deux camps des faits relatifs aux aspects humains de la condition servile. Sans doute les masses populaires yankees y étaient-elles relativement insensibles. Elles méprisaient généralement les gens de couleur et n'avaient même pas avec ceux qui vivaient au milieu d'elles l'espèce de connivence psychologique que créait dans les états méridionaux la cohabitation des deux races. L'écrivain et historien anglais Thomas Carlyle remarqua féroce que *“le Sud dit au Nègre : sois esclave, mais que Dieu te bénisse ; le Nord lui dit : sois libre, mais va t'en au diable !”*

Mais, outre une petite minorité d'abolitionnistes exaltés, des publicistes, des hommes de religion, des philosophes, ou tout simplement des âmes compatissantes élargissaient la conscience morale qui réprouvait l'esclavage. Lorsque la guerre éclata, ils avaient fait beaucoup pour que la plupart des Yankees trouvent légitime de combattre les sécessionnistes, au-delà des arguties constitutionnelles sur les droits des états. Chose plus importante encore pour la suite des événements, ils avaient partie gagnée en Europe avant même que ne fût tiré le premier coup de canon contre le fort Sumter. L'horreur de l'esclavage fût une des causes déterminantes qui empêchèrent les grandes puissances du Vieux monde de reconnaître la Confédération.

Le ressentiment des Noirs n'a cessé d'alimenter le débat, tout comme d'ailleurs le souci des Sudistes de justifier a posteriori la Cause perdue. Avant 1861, les premiers, par la force des choses, avaient peu de moyens de se faire entendre. Les griefs les plus terribles étaient évidemment portés par des esclaves qui avaient pu se mettre à l'abri derrière la ligne Mason-Dixon, tel le fameux Gustave Vesa en 1791. Les historiens soupèsent ces témoignages avec beaucoup d'exigence critique, car la fuite même de l'esclave impliquait un esprit de révolte et un caractère fort qui l'exposaient, sur la plantation, à davantage de châtiments que la moyenne de ses congénères. Mais il n'est pas permis de soutenir pour autant que les faits allégués étaient entièrement imaginaires ou abusivement travestis. La controverse, il faut le craindre, sera éternelle, car il sera toujours possible d'alléguer de nombreux cas qui contredisent la thèse choisie. Par définition, l'enclave dépendait de son maître et le profil psychologique des maîtres n'était évidemment pas identique.

Ce que l'on peut dire très généralement à l'appui de la thèse sudiste (dont les tenants n'hésitaient pas à se servir de la littérature socialiste), c'est que l'esclave avait un sort matériel meilleur que l'ouvrier libre des manufactures yankees, indépendamment même du fait qu'il travaillait dans un climat plus agréable et dans un environnement plus sain que les taudis et les sombres ateliers des grandes villes. Il représentait pour les propriétaires un capital précieux et l'institution particulière aurait pu porter son système d'exploitation au plus haut degré de rentabilité qu'ait jamais atteint l'esclavage dans sa longue histoire s'ils n'avaient ménagé certains avantages à leurs sujets. Pour ne pas y

revenir, on mentionnera ici le sort exceptionnel des Noirs importés en Louisiane par les Français et quelques Espagnols rescapés du massacre des Blancs de Saint-Domingue en 1804. Ils formaient en quelque sorte l'aristocratie nègre du Sud, cultivant avec fierté leur francophonie et leur hispanité. En 1861, certains n'hésitèrent pas, sans faire rire personne, à se revendiquer de la haute réputation militaire des Français depuis Napoléon pour offrir de s'enrôler sous les drapeaux de la Confédération. Mais examinons un peu les conditions de vie moyennes des autres.

- Le travail sur les plantations était assurément dur, mais pas plus que celui des prolétaires nordistes ou des pionniers dans leur ferme. Les enfants certes commençaient à exécuter certaines tâches à partir de 6 ans, mais il n'en allait pas très différemment chez les Blancs pauvres. Les adolescents et les adultes, le fait a été relevé par d'innombrables observateurs, étaient capables d'opposer efficacement une résistance passive à la surexploitation physique et finissaient, malgré toutes les brutalités, à contenir les exigences des maîtres trop avides dans des normes variables, mais acceptées dans de vastes régions. La présence journalière au labeur représentait au maximum dix heures par jour, temps des pauses et du déjeuner compris. Le dimanche était chômé (notamment pour satisfaire aux obligations religieuses) et souvent le samedi après-midi. Les vieillards il faut le souligner, étaient laissés en repos et nourris comme les plus jeunes et il y avait là une amorce de sécurité sociale (décelable aussi dans les soins aux malades) inconnue du statut ouvrier. Les domestiques de maison étaient plutôt mieux traités que leurs homologues du Nord et, conscients de leurs privilèges, tendaient à mépriser la main d'oeuvre des champs. A l'heure de l'épreuve guerrière, ce furent eux qui donnèrent les plus grandes preuves de dévouement aux familles dont ils dépendaient<sup>5</sup>.
- Le régime alimentaire était conçu pour entretenir la santé des esclaves dans une optique de productivité et l'on ne saurait donc le porter au crédit de bons sentiments des planteurs. Il n'en demeure pas moins qu'il a pu être considéré comme la préfiguration de la diététique moderne. Le régime était à base de porc et de manioc et comportait en suffisance légumes et fruits. Il n'accusait aucune carence en protéines, en calcium et en fer. Il était moins satisfaisant sous le rapport des vitamines mais la théorie de celles-ci était largement inconnue à l'époque. La chasse et la pêche fournissaient souvent des appoints appréciés.
- Généralement mieux logés que les ouvriers, les esclaves étaient incontestablement mieux pourvus en soins médicaux. Le personnel d'une plantation moyenne comptait presque toujours un infirmier et une sage-femme.
- Surtout après 1840, les propriétaires recoururent de plus en plus à des stimulants psychologiques qui eurent un grand succès auprès des Noirs : congés exceptionnels, gratifications pécuniaires, dispenses de corvée, marques d'estime, etc.
- Contrairement à ce que purent supposer les lecteurs de *“La Case de l'Oncle Tom”* (dont l'auteur battit sa coulpe après la guerre), la société servile encourageait la stabilité familiale qui était nécessaire à l'ancrage psychologique

<sup>5</sup> Le valet du Président Davis, Jones, fut honoré jusqu'à sa mort comme un héros par les anciens confédérés.

de l'esclave dans son cadre de vie et à sa motivation au travail. Elle était souvent construite sur un modèle polygamique et cette particularité contribuera à désintégrer les familles noires après l'émancipation. Un maître avisé ne séparait pas sans raison impérieuse les parents de leurs enfants et la loi, variable d'un état à l'autre, mettait certains obstacles à une telle éventualité. Le mépris social qui accablait les marchands d'esclaves même riches (sur ce point encore "*La Case de l'Oncle Tom*" fait tort à la vérité) dérivait en partie de ces considérations. Mais il ne convient pas non plus de verser dans l'angélisme : la crainte d'être séparé des siens fut une des peurs lancinantes de l'esclave, aux Etats-Unis comme ailleurs, et n'était nullement un danger illusoire.

- De même y avait-il des abus sexuels de la part des maîtres. Le puritanisme anglo-saxon et la clandestinité de ces rapports doublement illicites dans une société forcément raciste laissent place à beaucoup de conjectures en ce domaine. Lincoln en tête, bon nombre de Yankees faisaient remarquer que le métissage, si réprouvé par les Américains, naissait de l'esclavage (de fait 40 % des affranchis du Sud furent des mulâtres et l'on devine pourquoi), mais l'argument était spécieux : le faible nombre de Noirs dans le Nord n'y favorisait pas le brassage des couleurs. En revanche, Alexis de Tocqueville put prédire à des amis louisianais en 1832 qu'ils auraient un jour des ministres mulâtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que la chose, ou sa possibilité, inspirait du ressentiment aux esclaves mâles, presque toujours empêchés (il y allait souvent de leur vie) de chercher des compensations auprès des Blanches.
- Comme on l'a vu plus haut, les révoltes serviles furent exceptionnelles dans l'histoire du Sud, contrairement à ce qui se passa aux Antilles et en Amérique latine. L'explication ne peut se réduire à la disproportion - écrasante, assurément - des forces en présence et à la difficulté pour les vaincus d'échapper à la vengeance de ceux dont ils avaient voulu secouer le joug. Il n'est pas douteux que, par le jeu des facteurs rappelés ci-avant, l'institution particulière était psychologiquement intériorisée par les Noirs. Non certes qu'ils en fussent heureux - ils accueillirent avec joie leur libéralisation - mais, vue de loin, la liberté paraissait à beaucoup inaccessible et à bien des égards angoissante pour des individus peu préparés à une nouvelle existence. Outre une flambée sérieuse qui coûta la vie en 1739 à une quarantaine de Caroliniens blancs, on doit citer, après l'indépendance, trois soulèvements sérieux :
  - celui dirigé par Gabriel Prosser en Virginie en 1800. Il est à noter que son chef disposait d'une certaine information politique, car il prescrivit d'épargner, outre les quakers et les méthodistes hostiles à l'esclavage, les Français qu'il ne pouvait guère rencontrer sur sa route, mais dont la Révolution et son message de libération du genre humain avait prolongé des échos jusqu'à lui.
  - celui de Denmark Vesey en Caroline du Sud en 1822, reconnu comme le mieux organisé et le plus étendu dans ses ramifications.
  - celui de Nat Turner en Virginie en 1831, le plus sanglant (59 Blancs massacrés, dont des enfants). Coïncidant avec l'essor de la grande peur du Sud devant la montée en puissance du Nord, il laissa la trace la plus profonde dans la mémoire collective des Sudistes et fut à l'origine d'une loi

virginienne, assez vite transgressée, qui interdisait d'apprendre à lire aux esclaves parce que Turner avait une instruction qui, croyait-on, l'avait poussé au crime, faute d'avoir été dispensée par de sages mentors.

Aucun autre pays esclavagiste, il faut y insister, ne maintint son oppression à si bon compte. Mais, comme les autres, le Sud vivait dans une peur latente toujours prête à émerger : peur d'une insurrection barbare, peur de la ruine économique et de la minorisation pour les Blancs ; peur pour les Noirs de la vente qui disloquait les familles et arrachait à l'environnement familial et peur des châtiments cruels infligés le plus souvent par des contremaîtres auxquels le maître déléguait son autorité.

C'est ici que nous rejoignons un des affleurements des souvenirs les plus douloureux que les Noirs américains conservent de la vie de leurs ancêtres : le supplice du fouet. Le fait est pourtant qu'on s'en servit beaucoup moins à l'époque de l'apogée du système servile, pendant les décennies 1840-1860 où, nous l'avons vu, on travailla plus subtilement pour motiver les travailleurs. D'autre part, le fouet zébrait aussi des peaux blanches en ce siècle dur. On fouettait les enfants indociles, surtout dans les orphelinats des pauvres malgré les larmes littéraires de Dickens et de Mark Twain, on fouettait les domestiques, les soldats coupables d'infractions graves à la discipline, plus souvent encore les marins. Mais c'était par exercice délégué des pouvoirs de la famille ou de l'autorité publique, dans les limites d'un certain consensus social. L'esclave, lui, était exposé à un arbitraire bien plus étendu, quoique déclinant.

### ***Terreurs et isolement du Sud***

Comme nous l'avons vu, la population servile avait quadruplé de 1810 à 1860. Les onze états de la Confédération sécessionniste comptaient plus de 4 millions de Noirs pour 6 millions de Blancs en 1861. Certains d'entre eux (cf. le tableau démographique ci-joint, tiré du recensement de 1860) vivaient dans la hantise de la submersion par les gens de couleur. Les critiques des Yankees contre l'institution particulière éveillaient donc des terreurs diffuses qui n'inclinaient pas à la discussion sereine.

Par ailleurs, nous l'avons relevé, l'esclavage sous-tendait une économie prospère et en pleine expansion. Pendant les brillants dîners des plantations, on spéculait de temps en temps, entre café et liqueurs, sur les avantages de la mécanisation, mais pourquoi aurait-on acheté de coûteuses machines alors que les capitaux travaillant sous le sceptre du Roi Coton sécrétaient tant de beaux bénéfices ? A la veille de la guerre de Sécession, l'économie servile, dynamique et ascendante, était loin du point d'inflexion de la croissance. Il y avait là un frein à sa transformation structurelle, à la différence de ce qui se passa au Brésil où l'empereur franc-maçon Pedro II, que Victor Hugo appelait "le digne fils de Marc Aurèle", finit par imposer ses idées humanitaires en 1888 - ce qui contribua d'ailleurs à sa chute l'année suivante.

Sur le plan politique, les esclaves contribuaient passivement à l'équilibre relatif des deux "sections" des Etats-Unis. La Constitution de 1787 les comptait chacun pour trois cinquième d'électeur, étant entendu que seul leur maître pouvait faire usage de ce supplément de voix. Il était prévisible que s'ils devenaient des citoyens libres, ils feraient valoir des intérêts distincts où, faute d'instruction, deviendraient la proie d'agitateurs et de démagogues, comme ce fut d'ailleurs le cas pendant la Reconstruction. Le Sud ne serait plus dans le Sud, tout simplement. Aussi faudra-t-il attendre quelque 90 ans après l'abolition pour que les descendants des esclaves fassent une relative percée civique.

Au chapitre de la théorie, la conscience que l'esclave était un être humain respectable prévalait plutôt dans les milieux intellectuels méridionaux. Avec le temps, ils avaient fini par se persuader que l'institution particulière garantissait mieux que la liberté la moralité, voire les chances d'une vie meilleure des assujettis et, quoique projetée dans un avenir très lointain, l'idée qu'ils partageraient un jour le mode de vie des Blancs était loin d'être le propre de quelques originaux. Le sort des affranchis n'était sans doute pas aussi satisfaisant que l'affirmation de nos jours encore ces historiens nostalgiques de la Cause perdue, mais il n'avait cessé de s'améliorer au point que plupart d'entre eux adhéraient aux représentations collectives de leurs compatriotes blancs. Malheureusement pour le Sud, il est des publicistes qui lui firent grand tort à l'extérieur en défendant un racisme pur et dur, comme certains Boers à l'époque de l'apartheid sud-africain : les uns au nom d'un fondamentalisme biblique tiré de la malédiction lancée par Noé sur Cham, son fils noir ; d'autres, comme les médecins Samuel Cartwright et Josiah Nott dans les années 1840 qui prétendirent prouver scientifiquement l'infériorité physiologique et congénitale de la race noire. Après tout, le très humaniste Jefferson avait comparé, dans ses *“Notes on the State of Virginia”* le goût des Noirs pour les Blanches à celui qu'il supposait aux orangs-outangs pour les Noires. Mais c'était en 1785, une autre époque.

Or, les autres peuples civilisés considéraient l'esclavage avec une réprobation toujours plus vive. Sa survivance dans les colonies espagnoles, danoises et hollandaises des Antilles, en Afrique portugaise ou au Brésil se donnait à voir comme un archaïsme scandaleux. Ce qui se passait aux Etats-Unis encourageait encore plus le blâme universel puisque le pays était plus évolué et que la polémique ne cessait d'y ressasser les données du problème. L'éthique protestante des Yankees donnait à ce sentiment une arête particulièrement tranchante. Aux arguments sudistes sur les bonnes conditions de vie et de travail des esclaves, les abolitionnistes les plus modérés rétorquaient que ceux-ci, ne pouvant jouir librement du fruit de leur labeur, étaient incapables d'assumer la responsabilité (y compris les risques) de leur destin et que la possibilité d'améliorer leur sort dans la dignité leur était donc refusée.

De là à faire la guerre pour briser les chaînes des Noirs, il y avait un pas que peu de Nordistes franchissaient mentalement<sup>6</sup>. L'échec de la candidature de Frémont à la Présidence (1856) en fut une preuve parmi d'autres. Mais le Sud se disposa à combattre pour rester ce qu'il était, confiant dans ses vertus militaires (il fournissait une grande partie du corps des officiers) et dans l'arme économique du coton. Sa classe dirigeante contemplait la rage au cœur, l'aggravation constante de sa minorisation démographique et politique. Le compromis constitutionnel de 1787 interdisait l'esclavage à l'ouest des Appalaches, au nord de l'Ohio et à l'est du Mississippi dans les territoires du nord-ouest. L'expansionnisme méridional marquera encore des points avec le compromis du Missouri (1820) et la loi dite Kansas-Nebraska (1854) consécutive au partage du butin territorial prélevé sur le Mexique. C'était insuffisant pour enrayer une évolution fatale, d'autant plus qu'avaient échoué les coups de main annexionnistes sur Cuba, la Californie mexicaine et l'Amérique centrale (cf. supra.) D'ailleurs, esclavagistes et abolitionnistes s'affrontaient déjà par les armes au Kansas. De la révolte de Nat Turner

<sup>6</sup> Les préjugés raciaux étaient si répandus parmi eux que 10 de leurs états refusaient le droit de vote aux Noirs et 10, pas exactement les mêmes, ne les admettaient pas à témoigner en justice. L'Indiana et l'Iowa leur fermaient l'accès à leur territoire et dans l'Illinois, où grandit Lincoln, ils ne pouvaient séjourner plus de dix jours. Lincoln lui-même avait exploité le sentiment général pendant sa campagne électorale de 1860 : il accusa Stephen Douglass, plus radicalement abolitionniste que lui, de vouloir transplanter une population noire dans le Nord.

au raid sanglant de John Brown en 1859, les dés du destin roulèrent longuement mais inexorablement dans le corset de l'histoire. L'élection de Lincoln à la Présidence en 1860 apparut aux élites sudistes comme la preuve qu'elles avaient définitivement perdu le pouvoir à Washington et que plus rien ne les protégerait contre les violations de la Constitution par des radicaux yankees acharnés à leur perte.

Car il y eut cela aussi dans la genèse de la guerre : la certitude du Sud d'être dans son bon droit constitutionnel. Le texte fondamental de 1787 légalisait l'esclavage. Certes pour des fanatiques comme William Lloyd Garrison qui fonda en 1833 la Société américaine contre l'esclavage, c'était "un pacte avec l'enfer" puisqu'il tolérait cette institution barbare, mais la Constitution n'en était pas moins en vigueur et elle était redoutablement silencieuse sur le droit des états de quitter l'Union. En 1857, la Cour suprême ne put que débouter l'esclave Dred Scot qui réclamait sa liberté au motif qu'il avait séjourné deux fois sur un sol libre, avec son propriétaire, son médecin militaire. Elle déclara dans son arrêt que le demandeur, n'étant pas un citoyen, ne pouvait intenter une action en justice.

C'est sur cette même Constitution que s'appuyèrent les dirigeants confédérés pour justifier la récession et la plupart n'en démordirent jamais. Longtemps après, les juristes de l'Administration Carter devaient leur donner juridiquement raison ce qui permit la réhabilitation posthume de Jefferson Davis en 1976. Le problème de l'esclavage était-il soluble pacifiquement ? Disons avec prudence que les probabilités jouèrent très fortement contre un tel règlement à partir des années 1830 et chacune des décennies ultérieures ratifia le diagnostic que Jefferson avait établi dans l'angoisse en 1820 : *"Nous tenons le loup par les oreilles et nous ne pouvons ni le garder, ni, pour notre sûreté, le laisser partir"*. Le fauve finit par s'échapper : trop d'antagonismes, d'intérêts et de passions avaient rongé sa laisse. En 1858, Lincoln en avait formulé la prédiction en termes évangéliques : *"une maison divisée contre elle-même ne peut se maintenir"*. Il est juste d'ajouter qu'au début du printemps de 1861, il n'en était pas convaincu lui-même. Davis fut là-dessus plus sagace que lui.

### ***Les esclaves pendant la guerre de Sécession***

L'absence de révolte servile pendant la guerre de Sécession montre la perfection du contrôle que le Sud avait sur ses esclaves. Ni la faim, ni les pénuries qu'ils endurèrent comme les Blancs, ni même l'approche des armées fédérales ne les déterminèrent à se soulever, fût-ce localement. Les confédérés recoururent à une action psychologique qui eut beaucoup d'effet sur eux, par exemple en leur faisant croire que les Yankees les vendraient à Cuba (leur vieille terreur de la déportation aux Antilles n'avait pas disparu) ou en louant hautement leur fidélité à leurs maîtres, ce qui en flatta beaucoup. Ils prirent aussi des précautions moins gratifiantes en les obligeant à se munir d'un "pass" pour leurs déplacements. On doit rappeler aussi que les fugitifs qui arrivaient dans les lignes nordistes y recevaient souvent un accueil de nature à les décourager : de nombreux généraux les renvoyaient chez eux, au nom du respect de la propriété ; d'autres, comme Butler qui les réquisitionna comme "contrebande de guerre", les affectaient à des tâches plus pénibles que celles de leur ancien état. McClellan, lui, ordonna en mai 1861 de réprimer toute insurrection noire et Frémont fut révoqué pour avoir voulu affranchir les esclaves du Missouri.

Il faut signaler aussi le dévouement de nombreux affranchis envers la Confédération. Les plus pauvres s'enrôlaient parfois pour des travaux de terrassement militaire ; les plus aisés offraient à la cause de l'argent ou des marchandises. Il y eut même, dès 1861,

des compagnies de soldats noirs, mais elles ne furent pas envoyées au feu.

Ceci posé, les esclaves étaient parfaitement conscients de l'enjeu du conflit et ils montrèrent clairement leur aspiration à la liberté en faisant grand accueil aux armées bleues, surtout après la Déclaration d'émancipation de 1862. Au fur et à mesure que l'Union s'engageait en leur faveur, ils lui apportaient un appui croissant qui finit par peser lourd sur l'évolution de la guerre. En avril 1862, elle affranchit ceux du district de Columbia. En mai, son Congrès interdit aux militaires de prêter main-forte à la chasse aux fugitifs. Le 22 septembre, après la victoire de Antietam, Lincoln franchit le pas de l'émancipation générale, mais seulement dans les états rebelles et en laissant à ceux-ci jusqu'au 1er janvier pour l'éviter en répudiant leur sécession.

Les fédéraux utilisèrent des milliers, puis des dizaines de milliers d'auxiliaires noirs - parfois sans leur demander leur avis - dès le début des hostilités, mais le gouvernement hésitait à lever parmi eux des unités combattantes. Washington freina en 1862 l'organisation d'un régiment d'artilleurs noirs dans le Rhode Island. Le 6 février 1863, le gouverneur de la Pennsylvanie refusait encore à Frederick Douglass l'autorisation de lever une troupe de couleur. Mais le mouvement était en route et les besoins créés par les pertes au combat l'accéléchèrent, surtout après l'épisode glorieux de l'assaut donné par le célèbre 54<sup>e</sup> régiment du Massachussets au Fort Wagner (1863). En 1865, il y avait 166 régiments noirs dans le camp de l'Union, dont 7 de cavalerie, 13 d'artillerie et 1 du génie. Ils totalisaient environ 180.000 hommes, soit le huitième de l'armée. La Marine avait enrôlé pour sa part 29.000 Noirs, soit le quart du total de son effectif.

Malgré des pertes sensibles au feu - 35.000 tués - les militaires de couleur souffrirent jusqu'au bout de pénibles discriminations. Avant le 1er janvier 1864, leur solde ne s'élevait qu'à 10 dollars par mois, dont 3 pour l'habillement, alors que leurs camarades blancs touchaient 13 dollars, plus l'allocation pour l'habillement. Le 54<sup>e</sup> du Massachussets protesta en refusant son argent. Finalement, cette injustice fut réparée avec effet rétroactif, mais d'autres, encore plus flagrantes, subsistèrent dans les soins médicaux, dans l'équipement et, bien entendu, dans la répartition des corvées. Pourtant, les Noirs servant sous les drapeaux de l'Union risquaient gros : le 30 avril 1863, le Congrès confédéré menaça ceux qui seraient capturés de la rigueur des lois de l'état où ils seraient pris, ce qui équivalait à un arrêt de mort. Lincoln ayant annoncé qu'en pareil cas, il ferait fusiller un nombre équivalent de prisonniers rebelles, la mesure ne fut pas appliquée, mais les Sudistes remirent en esclavage, dans des conditions évidemment très dures, leurs captifs de couleur et préférèrent désormais tuer les Noirs qui leur faisaient face sur les champs de bataille.

Lincoln lui-même était peu rassuré quant à l'effet de la Déclaration d'émancipation. En août 1864, croyant que la guerre se terminerait par un compromis, il avertit Douglass que seuls seraient libres les esclaves qui auraient pu s'échapper et lui proposa de prendre la direction d'un service qui organiserait leur évasion de masse. D'abord atterré, le leader noir s'y résigna, mais la fortune des armes donna dès le mois suivant une autre tournure aux événements.

Dans le Sud également, les nécessités militaires faisaient évoluer les esprits. En mars 1863, l'armée confédérée reçut l'autorisation de réquisitionner de la main d'oeuvre dans les plantations ayant plus de quatre esclaves, mais avec interdiction de rafler les domestiques. Les récriminations furent si fortes de la part des propriétaires, politiquement influents, que la mesure fut insuffisante pour répondre aux besoins. D'ailleurs, on ne pouvait dissimuler que le travail servile apportait une contribution indispensable au ravitaillement des populations civiles, privées de leurs jeunes gens par la conscription.

Fin décembre 1863, le général Patrick C. Cleburne, de l'armée du Tennessee, proposa d'enrôler les Noirs dans des unités combattantes. L'idée chemina lentement. En 1864, les gouverneurs des deux Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama et du Mississippi, réunis à Augusta, la formulèrent à leur tour. Lee s'y rallia en janvier 1865 et le Président Davis en février. Le 13 mars, le Congrès autorisa l'enrôlement des Noirs aux mêmes conditions que les Blancs. Mais il était trop tard. A la fin des hostilités, quelques semaines après, la Confédération ne comptait que deux compagnies noires à l'instruction et, elle n'avait pu se résoudre, malgré les instances de Davis, à abolir l'esclavage, pour obtenir la reconnaissance des Etats européens.

Sur le plan stratégique, l'institution particulière fut un des principaux facteurs de la défaite du Sud. Elle valut à celui-ci l'hostilité des opinions publiques du Vieux Monde, ce qui détourna le gouvernement britannique d'agir en sa faveur comme il en eut la tentation en 1861-1862. L'abstention de Londres paralysa Napoléon III.

Militairement parlant, l'esclavage avait consolidé les structures rurales et non-industrielles des états sécessionnistes qui, de surcroît, jouèrent mal la carte du coton en 1861. Il figea les particularismes d'état, voire de comté, qui firent grand obstacle à l'emploi optimal et coordonné des forces armées de la Confédération.

Mais peut-être est-il trop facile de conclure après coup. On ne saurait pour autant écarter l'observation que certaines grandes évolutions humaines sont très difficilement réversibles. Le XIX<sup>e</sup> siècle avait signé la condamnation sans appel de l'esclavage et levé contre lui des forces rasantes. La défaite du Sud n'était pas absolument fatale, mais elle était présumable.

\* \* \* \* \*

### **ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE**

- **Robert Liston**, *Slavery in America. The History of Slavery*, Mc Graw-Hill, New York, 1970.
- **Benjamin Grarber**, *The Negro in the Civil War*, Little, Brown and Co, Boston, Toronto, 1969.
- **Robert William Fogel**, *Time on the Cross. The Economics of American Negro Slavery*, Stanley L. Engerman, Little Brown and Co, Boston, Toronto, 1974.
- **Suzanne Everett**, *Les Esclaves*, Fernand Nathan, 1979.
- **Peter Kolchin**, *American Slavery 1616-1877*, Penguin Books, London, 1986.
- **Claude Meillassoux**, *Anthropologie de l'Esclavage*, P.U.F., 1986.
- **James M. Mac Pherson**, *La Guerre de Sécession 1861-1865*, Robert Laffont, collection Bouquins, 1991.
- **Nicole Bacharan**, *Histoire des Noirs Américains au XX<sup>e</sup>me Siècle*, Avant-propos. Editions Complexe, 1994.